PAR M.A.

KARINE KATIA BÉNAC porte le feu de la recherche création décoloniale

Cette maîtresse de conférences en arts du spectacle, habilitée à diriger les recherches dans ce domaine, affiche aussi le talent d'une artiste-chercheuse. **Karine Katia Bénac manie la plume dramaturgique, féministe, le pinceau et la poésie des mots avec finesse et justesse.** Une fois ouvert le chapitre créatif, elle parle presque comme un livre déchiré, libérant un florilège de créations et de questionnements.

Qu'est-ce qui, dans votre enfance, a nourri la soif de recherches création décoloniale ?

Karine Katia Bénac : C'est drôle, car l'enfance est très importante dans mes spectacles. L'enfant ou l'enfance en constituent la base. Le spectacle que j'ai présenté au dernier festival culturel de Fort-de-France, en hommage à Jean-Pierre Sainton, je l'ai commencé en chantant « *Au clair de la lune* ». Mon enfance a été assez traumatique. Mes parents étaient dans un mariage mixte, mon père algérien naturalisé français, ma mère française d'origine réunionnaise. Ils se sont séparés, j'étais très petite. Nous sommes parties à la Réunion, car ma mère a voulu retrouver le pays de son père qui était mort. Le genre d'enfant que j'étais s'est exprimé beaucoup là-bas. C'est un peu comme ici, le lieu du tout est possible, avec ce mélange culturel permanent, même plus parce qu'il y a les mosquées, l'appel à la prière. Tout mon amour des couleurs de l'art, de la musique, de la danse, a pu vraiment s'exprimer là-bas. C'est pour ça aussi que je me suis attachée aux Antilles.

Mais à quel moment commencez-vous à questionner vos origines culturelles, les empreintes coloniales dans votre identité ?

Très tardivement. C'est de cela que je parle dans le spectacle autour de Jean-Pierre. Il y a eu un déni complet. Avec mes parents, nous avions changé de nom par rapport aux origines de mon père, et je ne parle même pas l'arabe. Et puis, je ne comprenais rien à la Réunion, ce qu'était cette origine réunionnaise. Pourtant nous allions dans ma famille, mais j'étais dans mon monde. Cela fait seulement une dizaine d'années, en 2014, que j'ai commencé avec une amie tunisienne naturalisée française, une chercheuse avec qui nous avons décidé de faire un colloque pour parler de la difficulté que rencontraient les chercheuses dans leur rapport à l'origine. Montrer en quoi les identités pouvaient être un obstacle ou au contraire alimenter notre démarche.



© Bruno Giroux

Karine Katia Bénac

J'ai commencé à le dire, car pour moi c'était vraiment un coming-out. À l'Université, je travaillais sur le théâtre de Marivaux, le XVIII[e] siècle, sans réaliser que je pouvais relier cette période avec l'enracinement aux Antilles. En tant que chercheuse, il m'a fallu du temps pour saisir quelles passerelles je pouvais emprunter. En 2018, nous avons fait ce colloque dans un congrès féministes. Pour le coup, nous avons invité des chercheuses surtout réunionnaises et antillaises et quelques artistes comme Agnès Dru, Chantal Loïal, et j'ai dit mes origines.

Vous avez participé au festival culturel de Fort-de-France en juillet dernier, avec ce seule-en-scène assez original qui rendait hommage à l'historien guadeloupéen Jean-Pierre Sainton. Qu'avez-vous souhaité transmettre à travers ce spectacle ?

Je voulais transmettre sa présence. Pour moi, c'était insupportable qu'il soit mort si brutalement. Et j'étais très heureuse de trouver ce gros entretien qui avait été mené en ligne (il n'a pas les autorisations de diffusion pour l'instant). Il avait été fait par Véronique Ginouvès, mais Jean-Pierre est décédé avant qu'il ne soit mis en ligne. Cette dame m'a accordé d'y puiser quelques citations. En plus, j'ai appris des choses sur Jean-Pierre Sainton, car il raconte vraiment toute sa vie, son militantisme, son goût pour l'enseignement, ses débuts. Cela m'a permis aussi de mêler nos histoires, de porter un autre regard sur le métier d'historien et sur l'Histoire. Montrer, de façon poétique et par le regard de l'enfant, qu'il pouvait y avoir des correspondances entre son trajet et le mien alors qu'on ne les imagine pas. Je les ai suggérées. Par exemple, à un moment, il s'entretient avec Benjamin Stora, professeur d'université spécialiste de l'histoire du Maghreb et des guerres de décolonisation entre autres, sur ce qu'ont vécu les « *esclavisés* » et ce qu'ont expérimenté les gens pendant la guerre d'Algérie. À ce niveau, je mets en scène tout un travail autour de la Guerre d'Algérie, dans lequel je me moque un



Totem 2 Oil Oil, 90x30cm | Allitérations 2, 2023, 1m29x97cm | Totem 3, 2024, 50cmx40cm | Le Château d'eau 2004, 1m16x73cm

Photos © DR

peu du discours de De Gaulle. J'en ai fait quelque chose de très lent, un peu hypnotique, à ce moment-là le public était bien réceptif. Toutes ces correspondances créées dans ce spectacle en ont fait une œuvre hybride qui met de la sensorialité dans toutes ces réminiscences de la guerre d'Algérie et l'esclavage. Des images fortes qui nouent nos histoires avec celle des immigrés d'Algérie. Cela crée du lien.

En quête de partenaires pour un projet sur une œuvre de Jean-Louis Bagghio'o

Et côté création de spectacle, vous préparez un projet qui vous tient particulièrement à cœur. Parlez-nous-en.



Karine Katia Bénac a rendu hommage à l'historien guadeloupéen Jean-Pierre Sainton lors du derniers festival culturel foyalais.

© Irina Nirennold



© DR

J'ai un autre projet, labellisé par la Fondation pour la mémoire de l'esclavage (FME)… Cette pièce est créée autour d'un auteur guadeloupéen qui est quasi totalement oublié, Jean-Louis Baghio'o. Également époux de Fernande de Rivel, il a eu une grande carrière diplomatique. Serge Shill, spécialiste et professeur émérite à l'Université des Antilles a trouvé cette pièce sur Ebay, alors qu'il travaillait sur des essais autour du fils Baghio'o. Il me l'a scannée en 2017. Cette comédie ballet date de 1925. L'intrigue est classique : une femme bachelière délaissée et trompée par son mari, décide de prendre des cours de boxe avec Carpentier et Sicot. Mon mari, Bruno Giroux, professeur documentaliste au lycée de Bellevue et entraîneur de natation, est également romancier spécialiste du sport. Il a d'ailleurs écrit un recueil de nouvelles qui parle d'Emma Sulter. Il aime beaucoup la boxe et m'a décodé la pièce, me révélant que Sicot, et un certain Carpentier s'étaient affrontés. Il a même trouvé une vidéo en anglais de ce match.

A priori, cette pièce n'a jamais été jouée. J'ai proposé, dans un premier temps avec une équipe, qu'on réédite la pièce. Puis, dans un deuxième temps, nous créerons une nouvelle comédie-ballet contemporaine qui serait une répétition de la pièce dans laquelle on poserait tous les problèmes que pose cette pièce. Sur le racisme, les discriminations, les violences conjugales de façon nette et claire, mais burlesque. Elle pose la question de l'héritage de Molière aux Antilles. Comment on pourrait la représenter, construire la dramaturgie, etc. Je vais travailler avec le comédien Laurent Troudart qui a joué le rôle de François Pavilla récemment dans « *Manuella et le boxeur* ». Il est enthousiaste.

Dans un troisième temps, nous écrirons un livre complet à partir de toutes nos recherches, tout ce qu'on a soulevé comme problèmes. À notre équipe, en plus de mon mari Bruno, se joint également la chercheuse Céline Paringaux, et Pascale Pellerin chargée de recherches au CNRS qui a beaucoup travaillé sur l'œuvre de Fanon.

J'ai soumis ce projet en avril à la Fondation Mémoires de l'Esclavage et il a été lauréat de l'aide à la diffusion scientifique. C'est donc vraiment un projet scientifique, en recherches création.

Pour le moment, en tant que directrice artistique de ma compagnie *Kré-Ambule*, j'en suis aussi à chercher des partenaires et co-productions pour mettre en œuvre ce projet. Je lance donc un appel à toutes les participations efficientes pour y parvenir.